

de ce côté. Ce soir nous quitterons la clairière, et nous nous dirigerons du côté où les frères nous attendront.

—Je demande à faire partie de la grande troupe, dit Moreno ; je ne veux plus être compté parmi les enfants. Je réclame une part comme les hommes. Je montrerai mes ours ; ils savent des tours nouveaux, très curieux ; je gagne ma vie en vrai romanichel, et j'ai mes droits.

—Voyez-vous ce coq ? dit Raski avec un grand rire.

Puis il ajouta, en frappant sur l'épaule de Moreno :

—La demande est juste, n'est-ce pas, camarades ?

—Oui, répondirent Vanik et Germos.

—Et, ajouta le chef, le jour où tu seras reçu romanichel fini, tu donneras une grande fête dans la tribu.

Voïna venait de découvrir la marmite, et le fumet qu'elle exhalait doubla l'appétit des bohèmes.

Ils s'assirent en rond autour du foyer. Voïna enleva la marmite, la posa sur le sol, y plongea une cuiller de bois profonde, et versa une portion de bouillon dans la tasse de chacun.

Au moment où les Tziganes allaient commencer leur repas, Mathieu quitta sa cachette et, sans hâte comme sans peur, il s'approcha de Raski et lui dit :

—Te faut-il, dans ta bande, un homme fort et prêt à tout ?

Le chef examina rapidement le braconnier.

L'aspect de Mathieu était si sombre, il semblait si effrayant, avec sa barbe et ses cheveux incultes, ses yeux sauvages et ses dents aiguës, que le romanichel comprit que le nouveau venu disait vrai en affirmant qu'il serait bon à cette besogne.

Des souvenirs lui revinrent à la mémoire ; tandis qu'il traversait le village voisin, il avait entendu parler de l'assassinat d'un garde-chasse. Cet homme, couvert d'un pantalon déchiré par les épines, d'une veste à laquelle manquaient des lambeaux restés sans doute aux buissons du bois, et qui s'appuyait sur un fusil, cet homme ne pouvait être autre que le braconnier poursuivi par les gendarmes. Mais, ce qu'il fallait au chef des romanichels, c'étaient justement des hommes en lutte avec la justice, mis hors la loi pour un crime quelconque, prêts pour le vol et ne reculant pas même devant l'obligation de jouer du couteau.

—Asseyez-vous, camarade ! dit le chef ; la marmite est pleine ce matin. Nous n'en avons pas toujours autant, c'est vrai ; mais, si je ne me trompe, une vie rude ne vous effraie pas. Restez avec nous et suivez-nous jusqu'au rendez-vous général. Deux tziganes ont été tués, et trois ont eu la sottise de se laisser prendre. Seulement, bien que je sois le maître de la tribu, je ne puis tout seul vous admettre parmi les nôtres.

Il faut le consentement des camarades. Nous les rejoindrons dans cinq jours ; jusque-là vous trouverez ici le gîte sous la tente du ciel, et le couvert, suivant l'adresse des femmes. . . .

—Oh ! les femmes ! dit Voïna ; si je n'étais pas là !

En ce moment, un cri de désespoir se fit entendre.

—Mon enfant ! mon enfant ! répéta Mathia.

La pauvre petite Néra, rigide et glacée, reposait sur le sein de sa mère, dont les baisers ne la réchauffaient plus.

Raski se dirigea vers le hangar, posa la main sur le front de Néra, et dit à sa femme :

—Elle a cessé de souffrir ! tu savais bien qu'elle ne pouvait pas vivre.

—Non, bourreau, elle ne pouvait pas vivre ! tandis que tu accablais la mère de mauvais traitements, tu tuais l'enfant par avance.

Monstre, je ne restais près de toi que retenue par l'enfant. Néra est morte, je vous quitterai tous, je me vengerai en vous dénonçant, je . . .

—Tais-toi, misérable créature ! dit le romanichel, en jetant à terre la malheureuse ; tais-toi ! je ne te laisserai ni le temps, ni le pouvoir de dénoncer l'un de nous. Néra est morte, mais il reste un fils, grand et beau, celui-là !

—Vous lui avez appris à me détester. . . . Néra était à moi, à moi seule. . . . Si faible, si jolie. . . . Oh ! tu peux m'écraser sous tes pieds, cela m'est égal, maintenant ; je n'aimais que ma fille, rien que ma fille. . . .

—Ton père m'a jadis sauvé la vie, dit Raski, en repoussant Mathia du pied, fais en sorte que je ne l'oublie pas.

L'infortunée se releva et se traîna de nouveau près de l'enfant qu'elle avait tant aimée.

Elle voulut lui préparer son dernier berceau, et, après avoir couvert le petit corps immobile, elle se dirigea vers le buisson.

En dépit de l'hiver, elle y trouva des branches de troène, encore égayées de leurs baies noires, des rameaux d'épines garnis de grains rouges, des clématites formant à l'extrémité des branches une aigrette semblable à une touffe de marabouts légers.

Elle forma une gerbe énorme de ces branches ; puis, les étendant sur le sol, elle coucha l'enfant au milieu de ce bouquet hivernal, l'en recouvrit jusqu'à la hauteur de la poitrine, et la petite tête brune de Néra parut une fleur sauvage au milieu des rameaux des bois. Alors

elle resta immobile, couvant du regard celle qui avait tenu une si large place dans son cœur déchiré.

Germos, qui venait d'avalier coup sur coup plusieurs gorgées d'eau-de-vie, dit alors au chef, en désignant le paquet jeté près du hangar :

—Je sais bien que ce n'est pas tout à fait la même chose, mais enfin, un enfant de perdu, un de retrouvé. . .

—Que veux-tu dire ?

—En traversant la forêt, nous avons vu deux petits en train de fagoter du bois mort. . . . J'ai songé à ce que tu disais l'autre jour. . . . Nous manquons de sujets, et tandis que le petit se trouvait à quelque distance, jetant ma couverture sur son frère, je l'ai roulé dedans pour étouffer ses cris. Il peut avoir cinq ou six ans.

—C'est bien dit Raski.

Il n'ajouta rien. Malgré lui, il se préoccupait de la douleur de sa femme, plus encore peut-être que des menaces qu'elle venait de proférer.

Il savait qu'il s'était montré un maître dur, et Mathia ne mentait pas en affirmant qu'il avait détourné d'elle le cœur de Moreno.

Dédaignée, traitée en esclave plus qu'en compagne, ne pouvait-elle se venger de celui qui, en échange de sa jeunesse, ne lui avait donné que des regrets ? Il s'approcha gauchement de Mathia qui, meurtrie et abîmée dans son chagrin, avait repris sa place près de Néra.

—Oublie mes paroles, dit-il, je les regrette.

—Est-ce que j'ai le cœur à m'occuper de vous ? fit-elle ; laissez-moi pleurer ma fille ; en ce moment, c'est tout ce que je vous demande.

Elle ajouta, en tournant vers lui son visage mouillé de larmes :

—Oh ! tenez, maintenant je comprends la douleur des mères qu'on prive de leurs enfants. . . . Jamais il ne me sera possible d'en ravir un à sa famille. . . . Germos a volé un innocent : grâce pour celui-là, au nom de ma fille morte.

Raski allait s'éloigner sans lui répondre, dans la crainte de laisser éclater l'indignation que lui causait l'intervention de sa femme dans les affaires et les coutumes de la tribu, mais il n'eut pas le temps de quitter l'abri du hangar : Moreno, les cheveux au vent, essouffé par la rapidité de la course, arrivait dans la clairière :

—Les gendarmes ! dit-il.

Les romanichels échangèrent un rapide coup d'œil.

Evidemment, ce n'était pas eux qu'on cherchait. Néanmoins, la capture de l'enfant et les méfaits commis depuis deux jours par les Tziganes, les rendaient craintifs. Accoutumés à la fuite comme à la poursuite, ils prirent rapidement leur parti.

Germos reprit la couverture dans laquelle se trouvait roulé l'enfant volé ; Voïna s'empara des ustensiles de cuisine ; Loup-Cervier arracha les piquets et la hutte et les chargea sur son dos. Moreno saisit les chaînes des ours ; Raski trouva digne de sa situation, en chef de tribu, de conserver seulement la flûte et le tambour de basque.

En entendant Moreno, Mathia s'était dressée sur ses pieds, gardant entre ses bras Néra, enveloppée de ses branches de baies et de son fin duvet de clématite. Elle ne comptait céder ce douloureux trésor à personne ; mais Raski lui arracha sa proie des bras.

—Es-tu folle ? dit-il, et promèneras-tu avec toi cette enfant morte ?

—Qu'importe ! j'aurai la joie de la voir encore, jusqu'à ce que je lui creuse une tombe. . . .

—Sa tombe sera ici ! dit Raski en replaçant l'enfant à terre sous le hangar. Obéis, pas un mot. . . . Moreno, entraîne ta mère ; il y va du salut de la troupe. . . .

Mathia résista.

—Si mon enfant reste, dit-elle, je resterai.

Mais un coup terrible qu'elle reçut sur la nuque la laissa pantelante. Raski la chargea sur son épaule, et Moreno répéta :

—J'aperçois les chapeaux galonnés à travers la futaie.

La tête de la bande se trouvait déjà loin, et le chef, sans plier sous son fardeau, disparut derrière un pli de terrain.

Le braconnier lui glissa à l'oreille :

—Service pour service : je connais une cachette où nous tiendrons tous, jusqu'à ce que le danger soit passé !

Et, tandis que le brigadier, son camarade et le garde champêtre continuaient à fouiller le pays, afin de trouver l'assassin de Jean Tournil, Loup-Cervier et ses nouveaux compagnons s'installaient dans une sorte de vaste terrier garni de claies, de lits de mousse, et renfermant un quartaut de vin, avec des pâtés de venaison et deux pains, durs comme du biscuit de mer.

RAOUL DE NAVERY

A suivre